

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 22 novembre 1909. Thermomètre de E. Claude, Opticien, Successeur de E. & L. Claude, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centgrade

L'Ecole Navale en France.

Sous la présidence de l'amiral Germinet, le Conseil de perfectionnement de l'Ecole navale se réunira prochainement. L'annonce dans une feuille parisienne, et discutera des propositions de modification au programme d'entrée. C'est à partir du concours de 1911 que s'appliquera le changement. Déjà une commission spéciale a été saisie d'un rapport du capitaine de vaisseau Rouyer qui commandait alors le "Borda", rapport dans lequel cet officier demandait un relèvement du niveau des connaissances que devaient avoir les candidats. Depuis 1900, le programme d'admission à l'Ecole navale est celui de la classe de mathématiques élémentaires des lycées. Il est, paraît-il, très suffisant. L'oblige l'Ecole navale à donner un renseignement général qui est du ressort des lycées. Le commandant Rouyer demande que, désormais, on exige les connaissances dispensées par la classe de mathématiques spéciales. Les futurs officiers de marine se recruteraient donc dans le même milieu scolaire que les candidats aux écoles polytechniques et centrales, qui n'ont pas plus qu'eux besoin de notions scientifiques approfondies. Ecole à la fois d'enseignement supérieur et d'application, le Borda rentrerait dans sa fonction véritable, assez étendue, déjà pour qu'il ne soit pas nécessaire de la compliquer encore. On avait déjà réclamé, il y a plusieurs années, cette modification de programme à l'entrée. Elle soulevait des objections au sujet de l'âge où les élèves prendraient contact avec la mer, acquerraient le sens marin, le pied marin. Le Borda ne donne guère ni l'un, ni l'autre, assure la feuille parisienne en question. Aujourd'hui que l'on va transporter l'école à terre, les objections trouvaient plus de force, et l'on ne semblait pas ailleurs conduit à envisager l'idée de faire accomplir aux élèves admis une année de service militaire, préalable aux années d'écoles. Dans cette année précédente à d'vres égards, leur corps et leur

esprit recevra cette empreinte, cette accoutumance que facilite la jeunesse. Il y viendrait aussi leur métier futur par le dessous, au cours d'une instruction mi pratique, mi théorique, à bord d'un bâtiment spécial navigant. Ils en sortiraient militaires et armés, familiers avec le matériel et son emploi, il ne leur resterait plus qu'à gravir les sommets théoriques d'où la vue domine toutes les démarches de la technique, mais dont l'ascension est d'autant plus facile et attachante qu'on a déjà parcouru pas à pas l'horizon qu'il s'agit d'embrasser d'un coup d'œil. Arrivant à l'Ecole navale avec une meilleure formation scientifique d'une part, plus de connaissances maritimes de l'autre, les élèves pourraient enfin, sans surmenage, assimiler les notions utiles dont on les honore actuellement en toute hâte et sans profit suffisant. L'amiral de Lapeyrière veut mettre l'Ecole navale à terre et admet en principe le relèvement au programme d'admission.

UNE NIECE DE NAPOLEON Ier

C'est une aimable et attachante figure d'autrefois que celle de Jenny de Pappenheim, baronne de Gustedt. Ce nom de Pappenheim, elle le tenait d'un gentilhomme hessois qui fut grand maréchal de la Cour de Jérôme, roi de Westphalie. Marié à quarante ans, à Diane de Waldner qui en avait dix-huit, ce personnage put se croire le père de Jenny qui était en réalité la fille d'un Bonaparte, devenu, par la volonté de Napoléon Ier, souverain d'un pays allemand. Le frère du grand Empereur et la très jolie femme du gentilhomme hessois s'aimèrent dans le petit château de Schoenfeld, situé près de Cassel. Ce fut une liaison de quelque durée, car Diane donna à son royal amant deux filles: Jenny et Pauline. L'aînée naquit en 1811. Diane de Pappenheim, devenue veuve, épousa M. de Gersdorf, haut fonctionnaire de l'Etat de Saxe-Weimar. Elle fit à Weimar la connaissance de Goethe et celui-ci se prit d'affection pour Jenny qui était à ce moment une ravissante jeune fille. Ses grands yeux noirs, son teint mat, sa vivacité toute méridionale charment l'auteur de "Faust", de son côté elle lui vint un culte passionné. Dans un milieu très intellectuel, elle s'intéressa à des questions de littérature et d'esthétique et apprit, selon l'expression alors en usage, à "sentir le Beau". Goethe, en son long habit bleu, une large cravate, faits au tricôt, posés autour du cou, les cheveux noués, parlait à ses visiteurs d'une voix affaiblie par l'âge, mais encore musicale et très égale. Il aimait les vieilles très jeunes et les âmes très vieilles. "Voilà dit-il un jour en regardant Jenny, voilà des yeux qui feront beaucoup de mal". — Oh! pourquoi du mal? demandait-elle avec une ingénuité qui le fit sourire. Une autre fois, elle entra chez lui en compagnie de plusieurs jeunes filles: toutes appartenaient des fleurs. Une d'elles eut le malheur de renverser le moulinet en plâtre d'une Vénus qui se brisa. Eponante, la comble fondit en larmes; mais Goethe, l'Olympien, la menaça du doigt en souriant et dit: — Il n'y a pas lieu de pleurer sur cette statue puisque Vénus a ici tant de représentantes vivantes. Jenny était sa préférée. Il se promenait avec elle dans les environs de la ville, par de radieuses

jours printaniers, et lui racontait des souvenirs de son jeune temps. Il lisait à haute voix devant elle des passages de "Faust" et lui disait, la voyant fort émue de cette lecture. — Enfant, j'ai mêlé dans ces pages beaucoup de choses. Le plus souvent, il causait sur un ton enjoué, familier, avec cette douceur de grâce. Un soir, pourtant, il se fâcha. Il était dans son cabinet de travail, devant un pupitre où s'élevait de vieux manuscrits, lorsqu'elle se présenta pour lui annoncer la visite de Tieck. Mous hardi qu'elle, Eckermann avait refusé de se charger de la commission. Goethe frappa le front. — Petite fille, dit-il d'une voix irritée, je veux travailler. Dites à ceux qui vous envoient que lorsque je serai mort, il n'y aura personne pour s'occuper de ces papiers. Voyant l'effroi se peindre sur les traits de la jeune fille, il ajouta d'un ton adouci: — Allez, mon enfant. Votre fraîche jeunesse plaira mieux à nos amis que ma vieillesse songeuse. Bien des années après, quand la maison de Goethe fut ouverte au public, on s'adressa à la baronne Jenny de Gustedt, née de Pappenheim, pour remettre les papiers de l'état où elles étaient du vivant du poète. Elle indiqua avec une grande exactitude la disposition des manuscrits et fournit un dessin du cabinet du maître, avec ses murs ornés de gravures et de tableaux, son parquet converti d'un épais tapis, ses portes à colonnades (une nouvelle, à l'époque, les bustes de bronze, copies des antiques, et les instruments de musique placés sur un secrétaire et sur la table de travail de ce fervent admirateur de l'art et de la nature: dans la pièce voisine, visible dans l'ouverture de la porte, le piano à queue sur lequel s'était exercé le virtuose et compositeur Mendelssohn. Il est difficile de se représenter l'émotion que produisit dans la société de Weimar, à cette époque d'enthousiasme et de style pompeux, la mort de Goethe. Un si grand esprit ne pouvait s'en aller de ce monde sans que se produisissent quelques phénomènes étranges et surnaturels. Sous les arbres du jardin régna un silence funèbre. L'atmosphère devint angélique, on eût dit que les forces occultes de la nature participaient au deuil des hommes. Les amis du poète, réunis dans ses appartements, écrivirent une lettre à la baronne Jenny, venue ils ne savaient d'où. Ils s'imaginèrent que les cordes du piano s'animaient et vibraient seules. Jenny fut longtemps inconsolable. Un amour de jeunesse contrarié l'agrippa moins que la disparition de l'homme de génie qui l'avait honorée de sa bienveillance. Mais une autre très haute sympathie l'aider à surmonter son chagrin: elle était depuis trois ans demoiselle d'honneur de Marie Pavlovna, la chère de Saxe-Weimar, dont la fille Augusta, exactement du même âge que Mlle de Pappenheim, nous avec elle et une chaude amitié. Plus tard la princesse Augusta, devenue reine de Prusse et impératrice d'Allemagne, alla souvent rendre visite à la fille de Jérôme Bonaparte, mariée, à Berlin, à M. de Gustedt prussien.

Les accords internationaux

Il y a cinquante ans, les états civilisés n'avaient pas l'idée de se grouper pour protéger les progrès de l'esprit humain. En 1864, la Convention de Genève, à l'abri du drapeau à croix rouge, établit des lois internationales pour la protection des blessés à la guerre. Dix ans plus tard, en 1874, le Congrès de Berne fonda l'Union postale universelle, à laquelle fut joint, l'année suivante, le bureau international des télégraphes par la Convention de Saint-Petersbourg. En même temps, le Bureau international des Poids et Mesures était établi à Sèvres, au pavillon de Breteuil, à la suite de la Convention diplomatique du mètre. C'est à Berne que se trouve l'Office central international de l'Union universelle pour la protection de la propriété industrielle artistique et littéraire, fondée par la Convention de Paris en 1883. Le bureau international pour la suppression de l'esclavage fut fondé à Bruxelles, en 1900, et la Cour permanente d'arbitrage de La Haye date seulement de 1899. On peut encore citer l'Office central des transports internationaux par chemin de fer situé à Berne, le Bureau international de géodésie à Potsdam et la fondation Nobel.

Rites israélites

C'est le 16 septembre que les Juifs célèbrent le "Roah Hashana" ou le commencement de la nouvelle année. Après un jeune partiel d'une dizaine de jours terminé par une journée d'abstinence totale, a lieu une cérémonie étrange au cours de laquelle retentit le son du "Shofar". C'est une espèce de trompe faite d'une corne de bœuf, en souvenir de l'animal qu'Abraham offrit en holocauste à la place de son fils Isaac. Il est très difficile d'en jouer et l'on est obligé d'avoir recours à un spécialiste qui en tire quelques notes perçantes. La veille de la fête on observe dans les familles israélites une coutume ancienne qui consiste à offrir manuellement des quartiers de pomme plongés dans du miel dont la douceur symbolise celle de l'année nouvelle. Quel ne fut pas le saisissement de l'impressionnable Jenny lorsque l'ex roi de Westphalie, qui de loin la suivait dans toutes les phases de son existence, lui révéla son origine. Elle avait alors trente ans. "Ma chère enfant, lui écrivait Jérôme Bonaparte, les liens qui nous unissent sont sacrés comme la nature. Ton adorable mère en emporta le secret au ciel; nous ne le divulguons pas." Jenny n'avait pas trouvé dans son mariage le bonheur rêvé: le romanque de son existence s'éclaircit. Elle échangea avec son père des lettres très affectueuses et se donna de tout cœur à cette affection nouvelle. En l'année 1849, elle vint à Paris sur l'invitation de Jérôme, fut reçue par lui à bras ouverts et revint sa sœur, Pauline de Pappenheim. Celle-ci appartenait à la religion catholique et était entrée comme

religieuse au couvent des Oiseaux. Les deux sœurs s'aimaient tendrement élevée dans le protestantisme. Mme de Gustedt s'éprit de la pompe des cérémonies catholiques qui sédulèrent son âme ardente. En même temps, elle se passionna pour les écrits de l'économiste Blancqui et pour le romantisme de Victor Hugo, admirant à la fois le poète et l'orateur qui deux ans plus tard, avait plaidé devant la Chambre des pairs, pour l'abolition de la peine de mort. Elle fut la favorite de Jérôme Bonaparte, des lois de proscription. Tout la ravit pendant son séjour à Paris, notamment le libéralisme français. Son demi-frère, le prince Napoléon, lui fit quelque temps après une visite en Allemagne. Elle revint en France pendant l'Exposition universelle de 1855 et son dernier mois cinq ans plus tard. Accompagnée de ses trois enfants, elle passa plusieurs semaines à Villégiature, chez son père, qui mourut six mois après. A son vit chagrin, elle ne put assister aux obsèques. Le baronne de Gustedt vécut ensuite quelques années maussades dans la petite ville prussienne de Halberstadt, où son mari était appelé en qualité de "landrath". A la mort du baron, elle vint habiter Weimar, au milieu de ses chers souvenirs; mais à la suite de désaccords survenus entre elle et sa famille, elle dut bientôt après se réfugier auprès d'un de ses fils dans la Prusse orientale. C'est là qu'elle s'éteignit à quatre-vingt ans, étrangère aux mœurs et aux idées nouvelles, fidèle au passé, mélangé, mais non aigrie.

Théâtre de l'Opéra.

Les deux spectacles donnés dimanche dernier à l'Opéra ont obtenu un éclatant succès; à la porte, la caisse n'a pas sonné creux sur la scène, Donzetti, le jour Hierichman, le soir, ont eu d'excellents interprètes qui ont fait goûter les pages savantes de la "Fanciulla in chiodo" et de "L'opéra comique". M. Zocchi dans le rôle de "Fanciulla", Mme Fierens dans celui de "L'opéra comique" ont été très applaudis. Le ténor avait prouvé dans les Huguenots et Manon que ni la force ni l'éclat ne manquaient à sa voix. Aucun des passages de "L'opéra comique" n'imposa à ses moyens une tension où se sent l'effort dans la grande scène où Fernand, cédant à sa douloureuse indignation, jette son épée aux pieds du roi, il a dessiné ses effets avec toute l'ampleur et toute l'énergie que réclame la situation. Il a nuancé avec le sentiment d'une émotion profonde toutes les romances où Donzetti semble avoir épanché le secret de sa mélancolique existence, romances suaves et funèbres toutes, où pleure une âme déçue, qui a perdu toute espérance et ne demande que l'oubli d'elle-même. Mme Fierens a renchéri sur le plaisir qu'elle avait causé précédemment: c'est ce qui arrive toujours avec le vrai talent. M. Hensatto, dans le rôle de "L'opéra comique", a chanté et joué avec un soin extrême: tout est dit par lui dans un style qui trahit l'habitude de la réflexion et un sérieux désir d'atteindre la perfection. L'opéra est le genre de spectacle pour lequel notre public du dimanche manifeste un goût marqué; et ce genre de spectacle qui lui préfère le grand Opéra nient pas ses qualités; il est étonnant que c'est là encore une forme charmante donnée à l'esprit, à la gravité. De-ci de-là, nous l'avons souvenu éci, on rencontre de ces vertueux intermittents qui tout à coup se prennent d'un accès de puer et ont de plaisantes révoltes contre la malheureuse opérette; mais ceux dont la morale n'est pas capricieuse, ne s'effarouchent pas de peu, ne s'y attaquent pas. Une fois la donnée acceptée, ils en apprécient les droieries, ses sous-entendus, son décoloré, si, n'est-ce pas? ils y trouvent la verde, la diversité, et pas de vulgarité, car la vulgarité cause l'écœurement. Nous l'avons dit et nous plaisons à le répéter, la troupe d'opérette est excellentement composée: elle compte des artistes d'une réelle valeur. M. René Gamy est un fin comique qui jamais ne verse dans cette exagération qui amoindrit l'effet d'une tirade ou d'une situation. Sous les traits de Barbemuche, il est amusant, mais reste soucieux de la mesure: c'est là, assurément, le secret de son succès. M. Delauné fait la voix est charmante, et fait un délicieux Breteche. Le chanteur et le comédien sont d'une correction parfaite; aussi, l'artiste n'est-il pas indifférent au parterre; et reçoit-il souvent les manifestations les plus flatteuses. Marcel est un des rôles importants de l'opérette, et c'est un des artistes aimés de la troupe qui le remplit, M. Chydal. Mmes Stenckmans, Jenny Allard, Mes Vincent n'ont pas peu contribué au succès de la représentation. Ce soir, un des opéras les

plus aimés à la Nouvelle Orléans, Faust sera chanté par M. Zocchi, comme Faust, et Mlle Cahuzac, comme Marguerite. Le ballet de "La Kermesse" sera dansé ainsi que la "Nut de Valpurgis" Mlles Fabris, Hannon et Codolini s'y distingueront.

Joué prochain, l'opéra de Charpentier, "Louise" qui a été monté avec tant de soins, sera donné, avec un grand luxe de décors et de mise en scène. Le rideau se lèvera ce soir à 7 heures 45 à cause de la longueur du spectacle. Costumes et décors ont été importés de Paris. C'est le 1er décembre 1899 que le théâtre de la rue Bourbon a ouvert ses portes; et M. Luyolle veut célébrer le centenaire du théâtre en y faisant chanter "Gauttam Bill". Nous reproduisons, quand nous en croisons le moment venu, les lignes que l'ABEILLE consacrait à cette représentation importante. Ceux qui ont assisté à la soirée et qui sont encore parmi nous, laisseront chanter leurs souvenirs, s'il leur est possible de se rendre au théâtre. Ils entendront dans le rôle d'Arnold cet incomparable artiste qu'est M. Escalari.

ORPHEUM.

Le nouveau programme de l'Orpheum sans éclipser ceux qui ont été exécutés précédemment, ne leur est nullement inférieur et il maintiendra certainement la vogue du joli théâtre de la rue St-Charles. Les "Tableaux vivants" de Paul Sillom ont été splendidement exécutés et ont remporté un signalé succès. Mme Helena Frederck, secondée par une excellente troupe, interprète très délicatement une jolie opérette, "The Patriot", livret de Julian Edwards, musique de Stanislas Stange. Walter Schirde et Lizzie Mulvey ont soulevé de fréquentes reprises les rires du parterre par leur très jolie saynète "A Theatrical Agency". Les chansons irlandaises de Arthur Whitelaw ont été très applaudies. Deux athlètes de renom, Herr Londe et Fraulien Tilly exécutent des tours de force vraiment remarquables et l'on s'explique le succès qu'ils viennent de remporter sur plusieurs grandes scènes européennes. Les autres numéros du programme comprennent Charleand Charles, acrobates-musiciens; Linton-Lucier et Cie, et qui interprètent une jolie comédie "A Fool's Errand" et finalement, le cinématographe, qui présente des vues de la plus grande nouveauté.

TULANE.

Après une splendide interprétation de "Hamlet" dimanche au Tulane, M. Robert Mantell, a joué hier soir "Richard" le beau drame de Sir E. Bulwer Lytton devant une salle archi-comble et a répété son succès de la veille. C'est à juste titre que M. Mantell est à l'heure présente considéré comme le premier acteur de la scène américaine, car il paraît impossible de dépendre avec plus de perfection les divers personnages qu'il incarne. La troupe qui seconde M. Mantell est fort au-dessus de la moyenne et tous les rôles sont généralement bien tenus. Il convient de citer particulièrement Mlle Marie Booth Russell, une nièce du célèbre acteur Edwin Booth, une artiste consommée dont le jeu fin et délicat a soulevé à plusieurs reprises les applaudissements des spectateurs.

Ce soir "Othello". Demain en matinée "Roméo et Juliette" et le soir "King Lear".

CRESCENT.

M. Al. H. Wilson qui a fait ses débuts dimanche soir sur la scène du Crescent, a retrouvé toute sa vogue des années précédentes et a été vivement applaudi dans la jolie comédie musicale qui a pour titre: "Metz in Ireland". Le grand comédien et chanteur n'a jamais montré plus de brio, d'entrain, de talent et il a déployé à plusieurs reprises les jolies chansons qui abondent dans "Metz in Ireland", entre autres "Love Thoughts", "The Bantree", "Helen", "Gretchen" et "Under the Harvest Moon". M. Wilson est entouré d'une excellente troupe et la semaine promet d'être l'une des plus brillantes de la saison pour le Crescent. "Metz in Ireland" sera donné aujourd'hui en matinée.

Coupe offerte à l'Infanterie.

Londres, 22 novembre.—L'amiral Sir Edward H. Seymour a présenté aujourd'hui une coupe en argent au vaisseau-amiral "Inflexible" pour le carré des officiers afin de rappeler la mission du navire de guerre qui battit le pavillon royal à la célébration Hudson-Fulton à New York.

Un bal tragique.

Mobile, Ala., 22 novembre.—On a reçu ce matin à Mobile la dépêche suivante de Pointe Clear, Alabama: "Un bal donné samedi soir à Barnewell, un petit village du comté de Baldwin, s'est terminé d'une façon tragique. Une jeune fille, Mlle She Nelson, ayant refusé de danser avec un nommé Wesley McKenzie, celui-ci qui paraissait sous l'influence de la boisson entama une querelle avec d'autres jeunes gens, querelle qui se termina par l'échange de plusieurs coups de revolver. Un des combattants a eu la tête fracturée par un coup de gardien; un autre le cœur percé d'une balle et quatre autres ont été gravement blessés. Wesley McKenzie, l'auteur de la bagarre est sous le nombre des morts. Cinq individus ont été arrêtés sous l'inculpation de meurtre.

Electrocution de Rizzo.

Auburn, N. Y., 22 novembre.—Théodore Rizzo, l'italien reconnu coupable d'avoir assassiné Théodore Picoopio et Freddie Vassino, deux enfants de 7 et 8 ans dont les cadavres avaient été retrouvés, le 12 décembre dernier, dans un égout près d'Utica, a été exécuté ce matin, à 6.35 heures, sur la chaise électrique dans la prison d'Auburn. Rizzo a marché très calmement de sa cellule à la chambre d'exécution tenant un crucifix dans ses mains et ne donnant pas le moindre signe d'épouvante. Il est mort au premier choc. Le condamné avait fait des aveux complets samedi soir et exprimé le regret de son affreux crime.

Sibley est reconnu coupable d'homicide.

Shreveport, Lne, 22 novembre.—Le jury chargé de statuer sur le sort d'Henry Sibley, accusé d'avoir tué le Dr M. White, un délinquant de Shreveport, a renvoyé ce matin un verdict d'homicide.

Feuilleton DE L'ABEILLE DE LA N. O. 22 COMMENCÉ LE 20 OCTOBRE 1909 DEUX PASSIONS GRAND ROMAN INÉDIT PAR CHARLES MÈBOUVEL PREMIÈRE PARTIE MARIAGE DE CONVENANCES I SOIR DE NOCES (Suite.) — Au nom de Dieu, allez vous! On vient!

Elle ajouta: — Ne craignez rien pour elle, je suis là! U'était la baronne qui arrivait la première auprès de son amie. Il se redressa, le désespoir dans l'âme. Le second des assistants de la messe qui suivit la baronne fut le docteur Bernay. Il avait en la même pensée que l'amie de Suzanne et la reconduisit à sa toilette bien faite, facile à salver dans les ténèbres du par. — Elle est là! dit-il. — Oui, docteur. — Oui! — Oui! Il n'était pas difficile de s'en assurer. Du seuil du kiosque, le vieillard aperçut la masse blanche étendue sur le sol. — Elle a perdu connaissance, observa la jeune femme. — Que s'est-il passé? — Je ignore. Venez, docteur. Le vieillard ne se pressait pas d'entrer. Debout sur les marches du porche, les yeux tournés vers l'entrée du pavillon, il écoutait l'orage tonner. Il ne perdit pas son temps. Il entendit le hennissement d'un cheval et le piétinement des fers sur le macadam de la route. C'était évidemment un cavalier qui venait de rejoindre sa

monture. Ce cavalier devait même rester stationnaire, aux aguets, étudiant les contours des jardins de la Condraie, car le bruit cessait tout à coup, mais comme le foudre semblait se rapprocher de son côté, le cavalier se mit en marche, lentement, vers Orville, et enfin le vieillard distingua nettement le trot du cheval qui se pencha à son accélération. Il était fixé. Ses sourcils épais se rapprochèrent et il murmura entre ses dents: — C'est lui, ce ne peut être que lui! Alors seulement il entra dans le pavillon, prit les mains de sa pupille et joignit ses efforts à ceux de la baronne. — Venez aimez Suzanne? lui demanda-t-il. — De tout mon cœur! — Eh bien! ne parles pas, écoute seulement ce que je dirai et fais-le comme moi. Le marié venait d'apparaître, accompagné de son ami Paul Tavernier, très intrigué et se demandant qu'il allait peut-être découvrir le mystère qui planait sur cette maison et sur cet étrange mariage. Georges Dufresse s'écria: — Que se passe-t-il, docteur? — Je crains un malheur! — Lequel? — Cette pauvre enfant est tombée dans l'avenue, sans connaissance. La baronne et moi nous

l'y avons trouvée. Nous venons de la transporter ici... Elle est toujours dans le même état... Des émotions trop fortes, sans doute, la fatigue, l'attaque d'une fièvre... En ma qualité de médecin, je vous recommande d'éviter tout ce qui pourrait la troubler... Je suis inquiet... De quelle sera revenue de son évanouissement, nous la porterons dans sa chambre. Voulez-vous prévenir Louise et Chanteloup?... En un instant la nouvelle se répandit. La mariée s'était trouvée mal. On s'en affligea sans s'en étonner. — Elle était si pâle, si tourmentée, depuis quelques jours, déclara la présidente. Le mari se montra sincèrement déseulé. Mais quand, vers minuit, lorsque les invités, abrégant la fête à cause de cet accident, se furent éloignés les uns après les autres, le docteur Bernay déclara que la jeune femme était en proie à une fièvre violente et la confia à la garde de ses domestiques et de la présidente qui s'était installée à son chevet sans déception le rendit ombrageux et déseulé. U'était une bizarre aventure que la sienne. Toucher au seuil du bonheur et n'y pouvoir entrer; apercevoir la terre promise et se trouver consigné à la porte en vertu d'une ordonnance de la Faculté

représentée par un tuteur de soixante-dix ans, pour le moins, c'était dur, il faut en convenir. Il obéit, tout en enrageant de voir cette chambre qui devait être la sienne gardée par ce dragon femelle qui s'appelait madame Desobiers et qui remplissait ses fonctions avec une sévérité de fonctionnaire intraitable. Il erra pendant un quart d'heure dans le parc en compagnie de son ami Tavernier qui le déviait avec des yeux ironiques. A chaque instant, il tournait ses regards vers les fenêtres de la chambre de la malade et les contemplait à peu près comme un marin ballotté par l'ouragan contemple de loin les feux d'un port où il ne lui est pas permis d'aborder. Paul Tavernier devait regarder la maison de Villequier, l'Orfraise, et y passer le reste de la nuit en laissant les époux dans leur nid de la Condraie pour revenir le lendemain déjeuner avec eux et reprendre ensuite le train qui le ramènerait à Paris, sa vraie patrie, la seule qu'il eût voulu choisir et adopter dans l'univers entier. Au moment où le domestique de Georges Dufresse attelait Bayadère au tiliary, l'avocat regarda au fond des yeux le mari déseulé et ses espérances qui assaillaient à ces préparatifs de départ et l'apostropha de cette épithète: — Naïf!

— Pourquoi naïf? fit Dufresse en l'air, comme si un ton l'eût piqué. — Innocent, si tu le préfères! — Mais... — On aveugle! — Que veux-tu dire? — Ne le devines-tu pas? — Parle net. — J'entends que tu te laisses duper comme un sot et que le prétendu malade de mademoiselle Andeval — il appuya sur ces deux mots d'un ton singulier — n'est qu'un prétexte... ou du moins qu'il n'est pas survenu pour rien. — Comment alors? — A la suite d'une soûbe, d'une rencontre, d'une querelle peut-être. — Une querelle? fit Dufresse en haussant les épaules. Avec qui? — Avec un amoureux, parbleu! — Paul! — Fâche-toi, si tu veux, mais ce n'est pas sur moi que la rage devrait se passer. En deux mots, mon cher, il n'est pas toujours aisé ni prudent d'épouser de si belles filles... — Parce que?... — Ou a trop d'oeuvres, de jaloux et de concurrents... — Je ne me dése pas de Suzanne! — Sans ce montrer ridicule, soupçonneux, il n'est pas défendu d'y voir clair, de se rendre compte... — Par quel moyen?

— Bien simple... — Je n'en vois pas! — Laisse-toi diriger alors! — A quel bon? — Mais quand ce ne serait que pour ne pas te laisser jouer impunément! Connais-tu le proverbe? — Quel proverbe? — Un homme averti en vaut deux. — Essayons! dit Dufresse, le front ridé par le dépit, l'œil mauvais. — Viens! Paul Tavernier parlait avec l'aplomb d'un aventurier qui a tout à gagner et rien à perdre dans le désastre des autres. Il commanda un domestique de la Condraie qui suivait les manœuvres de Parisien d'un oeil anxieux: — Une lanterne s'il vous plaît! L'ancien chasseur de Jacques d'Angeville n'aurait pas mieux demandé que d'envoyer un diable ou géneur dont il qualifiait la tête d'un mot dur et cru, mais il n'y avait vraiment pas moyen de refuser. Le prétexte manquait. Deux lanternes étaient attachées dans l'écurie, à deux pas de lui. — Tiens donc n'était plus facile que d'en prendre une. D'un autre côté ce brave Chanteloup tenait à sa place comme à une pioche. Ce n'était pas précisément par intérêt, bien qu'elle fût excolle-